

MORGANE CAUSSARIEU

DANS
LES
VEINES

dédaLes  nemos



MORGANE CAUSSARIEU

DANS LES VEINES



Ouvrage publié sous la direction
de Charlotte Volper
dans la collection Dédales.

© Les Éditions MNÉMOS, septembre 2012
2, rue Nicolas Chervin
69620 SAINT-LAURENT D'OINGT

*

ISBN : 978-2-35408-144-7
www.mnemos.com

« Quand je serai grand, je veux être un vampire. [...] Je veux vivre éternellement, me venger de tout le monde et transformer toutes les filles en vampires. Je veux puer la mort. [...] Je veux avoir une haleine fétide, empestant la terre morte, le caveau et la fadeur du cercueil. [...] Je veux être tout froid, avoir la chair putréfiée et du sang volé dans les veines. [...] Je veux planter mes terribles dents blanches dans le cou de mes victimes. [...] Je veux [...] laisser le sang couler à flots dans ma bouche, descendre, tout chaud, dans mon gosier [...] Voilà mon ambition! Voilà mon ambition! Voilà l'ambition de ma vie! »

Richard Matheson, *La Voix du sang*
Traduction de Jacques Chambon, in *La Solitude du vampire*, © Flammarion

Sur l'horloge digitale de la station de tramway, les chiffres rouges indiquaient vingt-trois heures quarante-quatre. La prochaine navette n'allait pas tarder à arriver. Martine Renzi était seule à l'attendre. Elle s'était assise le plus confortablement possible sur le banc de l'abri en plexiglas, les jambes étendues devant elle et le dos tordu pour épouser le dossier. bercée par le bourdonnement du lampadaire, elle somnolait.

Des bruits de pas indécis. Elle leva les yeux. Une silhouette élancée portant une forme noire dans ses bras s'assit à ses côtés. Le bois du banc craqua légèrement. C'était une jeune femme, typée Asiatique, avec son bébé. Le visage de l'enfant était tourné tout contre le sein de la mère. Celle-ci chantonait, caressant de la main les joues rondouillettes. Martine Renzi réprima un sourire de tendresse. Elle avait trente-quatre ans et bientôt, son corps serait trop vieux pour donner la vie.

Le bébé, profondément endormi, ne s'éveilla pas quand la mère déposa un baiser dans son petit cou.

Martine Renzi détourna le regard. Elle ne voulait pas être surprise à contempler ce moment d'intimité qu'elle ne pouvait s'empêcher de jalouser. Elle avait avorté quatre ans auparavant, parce que ce n'était pas le bon moment, parce qu'elle ne se sentait pas prête, parce que le bébé n'aurait pas eu de papa. *Eliott aurait maintenant trois ans et demi si tu ne l'avais pas fait disparaître avant même que ses petites mains ne soient formées. Aurait-il eu les yeux bleus? Noisette, comme les tiens? Aurait-il été aussi beau que celui que cette jeune femme tient au creux de ses bras?*

Le bébé poussa un vagissement plaintif. La mère se pencha sur lui davantage et ses longs cheveux d'ébène formèrent un voile autour de l'enfant. Il cessa de sangloter alors qu'elle massait ses pieds aux chaussons de poupée...

Une sonnerie retentit. Les roues crissèrent sur les rails et les portes automatiques du tramway s'ouvrirent devant Martine, l'invitant à entrer. Elle quitta le banc, laissant la mère et sa progéniture enlacées.

La navette était presque vide. Elle s'assit en face d'un jeune branché au tee-shirt à paillettes. Derrière la vitre, la jeune femme avait toujours la tête blottie contre son enfant. Sur la banquette d'à côté, un joli garçon aux incroyables yeux violets lui souriait tristement. Le tramway redémarra et elle rendit son sourire à son voisin.

Entre les doigts de la femme asiatique, la peau du bébé avait viré au bleu pâle. Elle le souleva en le tenant par une cheville. Sa grosse tête disproportionnée pendouillait au bout de son corps frêle. Elle le laissa tomber dans la poubelle de l'arrêt, juste assez grande pour contenir le minuscule cadavre.

1

TU CRÈVERAS
DANS LE SANG
ET LA PISSE

I

L'été n'était pas encore arrivé que déjà Bordeaux se liquéfiait sous la canicule. Durant le jour, on se terrait dans la moiteur des appartements, derrière des volets clos, tentatives vaines d'échapper à la chaleur. La température ne redevenait supportable qu'en soirée, une fois le soleil éteint. Une brise légère s'engouffrait alors entre les voitures abandonnées sur le trottoir et séchait la sueur sur les peaux avant même que les gouttes ne se forment. Des conditions idéales pour sortir boire un verre.

Pourtant, à minuit, les rues du centre-ville n'étaient pas très animées. Les récents événements avaient dissuadé les gens de s'attarder dehors...

La femme en noir émergea d'une allée boudée par les passants. Ses talons aiguilles claquaient sur l'asphalte, rythmant sa marche comme un tir de mitraillette. La lumière d'un lampadaire révéla une cigarette entre ses lèvres laquées d'écarlate ; elle en tirait des bouffées avec un plaisir presque érotique. C'était le genre de femme à n'être belle que la nuit. La lune pardonne plus facilement un maquillage trop voyant et une peau qui n'a pas caramélisé sur la plage.

Elle pénétra les vapeurs de graisse et de chair brûlée qui s'échappaient des fourneaux des kebabs. Sur la place de la Victoire, quelques téméraires osaient encore se pavaner. Un dealer passait discrètement un petit paquet de rêve en poudre, une poignée d'étudiants avinés rentraient du dernier bar à la mode.

Les rues puait l'urine et le vomi.

Ce petit monde ne l'intéressait pas. Elle était à la recherche d'autre chose. Sur les murs des Abribus étaient placardés des visages angéliques. En dessous, des inscriptions désespérées clamaient : *Avez-vous vu mon enfant?*

Elle devait trouver un nouveau jouet, ce soir. Une frimousse qui rejoindrait bientôt celles des autres disparus sur les affiches.

« Une p'tite pièce, m'dame, siou'plaît! » brailla une voix.

Un mendiant aux yeux injectés de sang et à la casquette cloutée tendait la main vers elle. Elle l'évita et manqua poser ses talons aiguilles sur une crotte de chien étalée sur le trottoir.

« Salope! » aboya-t-il.

Elle s'engagea dans une ruelle transversale et s'immobilisa devant le *Vendredi 13*. Véritable temple du gore, ce cinéma de quartier délabré ne passait que des films d'horreur. Le lieu de rendez-vous des nostalgiques du maquillage en latex et des effets spéciaux image par image. Mais les adolescents aimaient aussi cet endroit. Peut-être que quelques-uns traînaient encore par ici. Hans adorerait s'amuser avec eux.

L'enseigne au néon clignotait faiblement, redessinant les façades en bleu.

Sur un panneau de bois surplombant l'entrée, une affiche élimée proclamait : *Dormez le jour. Faites la fête toute la nuit. Ne vieillissez jamais. Ne mourez jamais. C'est génial d'être un vampire.* Un film de sa jeunesse. Quelques souvenirs remontèrent ; des nouilles qui deviennent asticots, du sang sur les bouches, une fin heureuse. Elle n'avait jamais aimé les fins hollywoodiennes, si éloignées de la réalité.

Entre ses doigts, la cigarette n'était plus qu'un tube de cendres et elle l'envoya dans le caniveau d'un claquement d'ongles pointus.

Il n'y avait personne ici.

Elle continua jusqu'à apercevoir les manèges de la fête foraine, place des Quinconces. Pas beaucoup d'agitation, là non plus. Comme partout ailleurs, les gosses se faisaient rares. Les forains partiraient plus tôt cette année.

Sa main tremblait, il lui fallait une nouvelle cigarette. Elle farfouilla un moment dans son sac et en sortit ses Vogue. Des étincelles crépitèrent de son briquet préféré, un Zippo rose avec, dessus, les mots *BARBIE EST UNE PUTE* peints à la main.

« Madame ? »

La voix semblait surgir de nulle part. Elle se retourna : un enfant de sept, huit ans environ, était recroquevillé sur le banc derrière elle. Elle ne l'avait même pas remarqué. *Quelle piètre chasseuse tu fais*, se morigéna-t-elle.

« Tu peux m'aider, madame, s'il vous plaît ? »

Il était exactement ce qu'elle cherchait. Elle avança de quelques pas vers lui, mais restait méfiante. *Trop beau pour être vrai, le père ou la mère ne doivent pas être très loin...*

« Je suis perdu. »

Elle s'assit à côté de lui et l'examina : un binoclard avec un sweat à capuche d'un orange criard à l'effigie d'une équipe de football quelconque. Elle aurait aimé lui parler de l'équipe pour l'amadouer mais elle ne connaissait rien au foot. Ses grands yeux liquides, dissimulés derrière les lunettes, étaient verts ou bien bleus, elle n'arrivait pas à décider. Indéniablement un bel enfant, un blondinet comme on en voit dans les catalogues La Redoute. Hans allait être ravi.

« J'ai perdu Maman à la fête foraine, près des autos tamponneuses, pleurnicha-t-il. Je l'ai cherchée mais je l'ai pas retrouvée. Je crois qu'elle est partie sans moi. Dis, tu penses que Maman va me gronder ? »

Et après elle s'étonnera de retrouver son gosse flottant comme un poisson crevé dans la Garonne!

« Mais non, bonhomme, ta maman ne te grondera pas. Je peux te le jurer ! » Elle lui adressa un sourire qu'elle voulait rassurant.

Il chouina que sa maman lui avait dit de ne pas s'éloigner, mais qu'il avait vu les barbes à papa, et que sa maman, elle n'avait pas voulu lui en payer une. Alors il y était allé quand même pour se la payer avec son argent à lui. Et puis quand il était revenu, elle n'était plus là. Disparue.

Il renifla et se moucha dans sa manche. Il voulait rentrer chez lui.

« Tu peux me ramener, s'il vous plaît ? J'ai peur du noir.

— Il ne fait pas si noir que ça...

— Mais j'ai peur quand même ! S'il vous plaît, madame...

— Ne t'en fais pas, je vais te ramener chez toi. Allez, sèche-moi ce gros chagrin, je ne veux plus voir ces vilaines larmes... »

L'enfant afficha un soulagement évident.

« Dis-moi, bonhomme, tu habites loin d'ici ?

— J'sais pas trop, hésita-t-il.

— Tu habites dans Bordeaux ?

— Heu non, pas vraiment... » Il réfléchit un instant. « À côté, j'crois.

— Où alors ?

— À Pessac.

— Où ça à Pessac ? Tu sais au moins le nom de ta rue ?

— Heu... non. Mais c'est près du Picard. C'est là que Maman fait toujours les courses quand elle a la flemme de cuisiner. C'est chouette, Picard. C'est ce que Maman dit...

— O.K. Je vois à peu près où c'est. Tu sauras reconnaître ta maison quand tu la verras ? »

Il hocha la tête.

« Il faut d'abord que je passe chez un ami récupérer ma voiture. Tu veux bien venir chez lui avec moi ? Ce ne sera pas long.

— Tu me ramèneras chez Maman après ? demanda-t-il, comme pris d'un doute.

— C'est promis, bonhomme.

— Il y a des jeux vidéo chez ton ami ?

— Des tas de jeux. Il a même un flipper, un vrai flipper de salle d'arcade. Tu pourras faire une partie si ça te chante ! »

Elle espérait que ce dernier argument le convaincrerait. Sa mère avait dû lui dire de se méfier des inconnus qui vous proposent des bonbons dans la rue, mais elle ne l'avait sûrement pas mis en garde contre les parties de flipper gratuites. Chaque fois qu'elle avait ramené un enfant pour Hans, elle avait soigneusement évité de parler de bonbons.

Il lui demanda si son ami appréciait les enfants et elle lui répliqua qu'il les adorait. Elle ne lui mentait pas, il les aimait à sa façon. Le gamin sembla satisfait par ses réponses et lui adressa un sourire timide pour la première fois depuis le début de leur conversation, dévoilant deux trous à la place des dents de devant.

Elle voulut connaître son âge exact, c'était le genre d'informations qui intéressait Hans.

« Je suis bien plus vieux que j'en ai l'air! À l'école, tout le monde dit que je suis trop petit pour mon âge. »

Elle rit. Il disait cela avec un tel sérieux. Peut-être avait-il plus de huit ans, finalement.

« Moi aussi », ajouta-t-elle, sur le ton de la confiance.

Il sembla s'offusquer qu'elle se moque. Il beugla :

« Non, je suis vraiment plus vieux, c'est vrai!

— Si tu le dis, bonhomme, si tu le dis... »

Elle ne voulait pas le contrarier. Il serait plus facile à ramener s'il la suivait de son plein gré.

« Tu comprends rien, toi! T'es vraiment conne! s'énerva-t-il.

— Hé, du calme! Qui t'a appris à parler comme ça?

— Je parle comme je veux, je suis plus un bébé, pouffiasse! Et je connais plein de choses que je ne devrais pas savoir! »

Elle entra dans son jeu pour le calmer.

« O.K. Tu connais des choses. Je te crois.

— Tu veux savoir les choses que je connais?

— Vas-y, dis-les-moi.

— Des choses sur toi...

— Ah oui? Sur moi?

— Ton prénom, par exemple... Je parie que je peux le deviner. »

Elle grimaça. Cette conversation commençait à prendre un tour bizarre.

Elle eut soudain un léger mal de crâne, un vertige qui disparut aussi vite qu'il était venu. Une goutte de sang coula de son nez et l'enfant prononça distinctement les deux syllabes de son prénom.

« Ju-lia. »

Elle resta muette de stupeur quelques secondes, vérifiant que le mot Julia n'était inscrit nulle part sur elle. Ses lèvres furent prises de tremblements incontrôlables et la cigarette tomba sur le banc.

« Qui te l'a dit? Qui te l'a dit, petite charogne? Qui? »

Elle se leva, cherchant à s'éloigner du garçon. Quelque chose clochait chez lui. Mais elle aurait été incapable de dire ce qui la gênait dans son visage pourtant si parfait, si... lisse.

« Tu es qui? »

Il ôta ses lunettes, et les écrasa dans son poing. Ce n'était plus lui la proie à présent, c'était elle, elle le lisait dans ses yeux devenus deux boutons de plastique. Le gamin lui attrapa la gorge et la ramena de force sur le banc. L'air lui manquait. Elle essaya de se dégager mais les doigts ne bougèrent pas d'un millimètre, serrant comme des anneaux d'acier.

« Arrête. Tu me fais mal! »

Il lécha la goutte rouge qui pendait à son nez.

« Laisse-moi, pleura-t-elle, laisse-moi partir! »

Il se planta devant son visage, ses yeux étaient sans fond. Elle regarda dedans. L'un était bleu, l'autre vert. Tout ce qu'il restait de l'univers était ces deux grandes billes. Et elles semblaient tourner, une spirale infernale l'entraînant vers le noir insondable des pupilles. Une voix lui susurra qu'il fallait qu'elle l'aime et le réchauffe. Ses veines palpaient, comme si le sang s'embrasait dans ses artères. *J'ai besoin de toi pour survivre. Besoin d'une maman.* Un vertige. *Sois ma maman pour quelques secondes.* Et elle le prit au creux de ses bras, le berça, elle qui n'avait jamais été capable de tendresse. *Laisse-moi sucer ta sève. Laisse-moi sucer ton corps.* Elle n'était plus vraiment sûre de ce qui était en train de se passer, elle sentit à peine l'enfant embrasser sa bouche, avaler sa salive, lécher le sillon salé sur ses joues. Puis les petites lèvres aussi sèches que du parchemin cherchèrent le pouls qui battait sous sa peau.

Lorsqu'il déchira sa chair, elle ne perçut qu'une piqûre.

Remplis-moi. Réchauffe-moi.

Ce qui comptait, c'était de nourrir l'enfant, de lui donner tout ce qu'elle pouvait.

Le gamin ferma les paupières de celle qui fut sa mère pendant un trop bref instant et la laissa là, allongée sur le banc.

On aurait dit qu'elle était endormie.

Il avait perdu deux dents de lait, restées fichées dans la chair exsangue du cou.

Il fouilla dans le sac de sa victime pour y prendre le Zippo rose. Il aimait posséder leurs affaires aussi sûrement qu'il avait possédé leur corps.

Ses veines fourmillaient de sang neuf, le picotement orgasmique courait sous sa peau. La sensation du toucher revenait dans ses doigts engourdis par le froid. Il était vivant à nouveau.

De chair et surtout de sang.

Il saisit le billet de cinquante euros qui se trouvait dans le portefeuille ainsi que la carte American Express et les fourra dans la poche de son short. Sa langue rose lécha le sang qui tachait encore ses lèvres. Il suivit les rails de la ligne B vers le centre, espérant que son Grand Frère l'avait attendu.

Celui-ci était bien là, adossé à un mur dans le renfoncement d'un porche, emmitoufflé dans ses longs cheveux, plus beau que jamais. L'enfant fourra sa petite main dans la sienne, et ils se dirigèrent ensemble vers la gare Saint-Jean pour retrouver les autres.

II

La vieille Fleur Gilbert poussait machinalement son chariot entre les allées du magasin et regardait avec envie ces mets appétissants que sa retraite ne lui offrirait jamais. Elle errait sans but véritable et rouspétait contre ce qui l'entourait, se moquant bien qu'on puisse l'entendre ou pas. Tout était motif à se plaindre : les clients qui obstruaient le passage, l'augmentation du coût de la vie, ou encore l'absence de produits issus de l'agriculture biologique.

L'organisation des rayons du petit Champion n'avait pas changé depuis des années et elle connaissait par cœur l'emplacement de chaque produit. Au rayon frais, elle retourna un pot de fromage blanc marque Repère et vérifia avec lassitude la date de péremption.

Dans sa tête tournaient ces questions futiles que l'on se pose dans ce genre de lieux. Qu'allait-elle bien pouvoir acheter pour le repas de ce soir ? D'ailleurs, avait-elle vraiment envie de manger ce soir ? Elle hésita devant l'amoncellement de papier toilette : devait-elle choisir les trois rouleaux de papier hygiénique triple épaisseur molletonnés ou bien prendre, pour le même prix, les douze rouleaux économiques qui vous brûlent le cul comme si vous vous l'étiez torché avec du papier de verre ? Mais une question beaucoup moins universelle venait s'ajouter aux autres : à quelle époque était-elle devenue cette vieille conne victime de la société de consommation qu'elle avait toujours condamnée ?

La soirée se trouvait déjà bien entamée et la supérette n'allait pas tarder à fermer ses portes. Pourtant, Fleur n'était pas pressée. Fleur n'était jamais pressée. Elle avait pris l'habitude de faire ses courses le soir parce qu'il faisait bien trop chaud à son goût ces temps-ci et il était hors de question qu'elle se balade durant la journée. Elle préférait rester au frais dans son studio à regarder en boucle son feuilleton favori en caressant ses chats, les seuls amis qui ne l'avaient pas abandonnée, ou bien à arroser ses fleurs. Elle aimait les cueillir et les glisser entre les mèches de ses cheveux tout en fumant le joint de ganja qu'elle avait elle-même cultivé.

Alors que le monde avait évolué, perdant décennie après décennie ses convictions idéalistes, seules les fleurs étaient restées immuables... Aussi belles qu'avant... Mais le message de paix qu'elles véhiculaient jadis était

devenu naïf. *Et toi, en quoi t'es-tu transformée?* Une mamie rangée, au corps fatigué par les excès, que ses enfants ne prenaient même plus la peine d'appeler. *Où est passée l'incorrigible jeune fille, avec ses perles aux chevilles et sa tignasse parsemée de pétales de camélias?*

Depuis quelque temps, ces pensées lui minaient le moral et elle essaya de revenir à sa préoccupation du moment, à savoir ses courses. Elle n'y parvint pas, distraite par une salve de cris. La curiosité ayant toujours été son plus gros défaut, Fleur saisit son chariot et se précipita vers la source du bruit aussi vite que son arthrite le lui permit.

Dans l'allée principale, elle découvrit quatre types qui se balançaient des paquets de bonbons. Leur Caddie® virait comme un skate-board, débordant de confiseries multicolores. Ils ne remarquèrent pas l'apparition de Fleur et continuèrent leur manège.

Trois avaient à peine dix ans de moins qu'elle et leurs barbes étaient tartinées de chocolat, de sucre fondu et de gélatine verte et brillante. À leurs joues creuses et leurs yeux exorbités, Fleur déduisit qu'ils étaient de la race des camés. La puanteur qu'ils dégageaient se mêlait à celle du souvenir, l'odeur des squats qu'elle avait fréquentés.

L'été 1968. L'été des barricades où elle avait dansé dans la rue à demi nue et où elle avait choisi le nom de Fleur, mais aussi celui où elle avait constaté les dégâts de l'héroïne. Ces gars ressemblaient à ceux qu'elle avait connus.

Les trois épouvantails étaient accompagnés d'un quatrième homme, plus jeune et en meilleure santé; Fleur lui donnait à peine vingt-cinq ans. Les autres n'étaient que des fantômes à la chair grise et flétrie, des simulacres de vie. Lui avait une peau de bébé.

Fleur lui trouva un air de Sid Vicious. La même silhouette, la même coupe en pétard, bien que ses cheveux à lui soient décolorés en gris, presque blancs sous les néons. Elle n'avait jamais été une grande fan de punk rock, peut-être était-elle déjà trop vieille à l'époque des Pistols. Le visage de ce type paraissait plus dur que celui du bassiste mort, plus beau aussi, bien plus beau. Les yeux clairs, de la même couleur que ses cheveux, rehaussés d'un trait de khôl. Des yeux de femme dans un visage viril. Un frisson sensuel parcourut la colonne vertébrale de Fleur, ce qui ne lui était plus arrivé depuis sa ménopause.

Le punk fit un signe de la main aux trois autres et ils passèrent devant elle, attirés par le rayon alcool. Elle en profita pour reluquer son cul étroit, moulé dans un jean en charpie et soutenu par des bretelles démodées.

À quel moment les vigiles allaient-ils débarquer pour les virer?

La vieille hippie vit l'un de ces zombies décapsuler une bouteille de bière avec les quelques chicots qui lui restaient. Alors que le liquide jaune pissait sur son menton, elle remarqua des croûtes de gale sur son crâne arborant une iroquoise délavée. Elle pouvait deviner les poux et les pellicules qui

grouillaient entre les mèches crépées couleur piscine, collées en l'air par la laque. La peau crasseuse de son cou disparaissait sous de larges taches de sang coagulé.

Des bouteilles éclatèrent. Le sol se couvrit d'une mare à l'odeur capiteuse. Les trois camés glissaient et manquaient tomber, se soutenant les uns les autres tandis que le punk appuyait sa grosse chaussure de cuir contre le rayonnage. Il poussa jusqu'à ce que toutes les étagères de l'allée se renversent dans un fracas épouvantable.

Les gens accouraient vers l'origine du tsunami sucré qui se répandait. Profitant de la pagaille, l'un des épouvantails s'accrocha derrière le chariot et surfa sur le sol, les autres tentant de le suivre tant bien que mal, patinant sur la piste.

L'iroquois dérapa dans une flaque de bière et tomba. Nullement perturbé par sa chute, il lécha le sol avant de se relever et de partir en zigzaguant à la poursuite de ses semblables, poussant des cris de guerre indiens.

Il les rejoignit aux fruits et légumes. Lorsque Fleur les rattrapa, ce fut pour les voir harceler une vieille et tenter de lui arracher son sac. Puis, avec une seule main, le punk souleva le Caddie® de la pauvre ancêtre, le brandit au-dessus de sa tête comme s'il ne pesait rien et le balança sur un empilage de fruits.

Fleur laissa échapper un jappement de surprise, comme à peu près tout le monde dans le magasin. Les prunes s'écrasaient en purée jaunâtre, les pommes et les pêches roulaient par terre, les oranges flottaient dans la mer d'alcool.

Un cocktail fruité.

Le punk monta se percher sur un monticule de boîtes de lessive. Les clients s'attroupaient et il les surplombait, roi grotesque sur un trône en promo, deux pour le prix d'un.

L'iroquois, quant à lui, s'amusait à dérouler du papier toilette, traînant d'interminables langues roses et blanches. Les deux autres pouilleux vomissaient sur les barquettes de fraises encore intactes, déclenchant des protestations indignées chez les uns et des rires gênés chez les autres.

Puis un murmure traversa la foule.

Matraque à la ceinture, sourires moqueurs et confiants, les vigiles étaient enfin là.

Les camés contemplèrent stupidement les trois nouveaux arrivants.

Le plus grand, un Méditerranéen à la musculature impressionnante, indiqua aux gens de se calmer d'un geste de la main.

« Messieurs, veuillez nous suivre, s'il vous plaît », dit-il avec un fort accent du Sud.

Le punk alluma une cigarette.

« Et si on refuse ? » jeta-t-il avec mépris.

Fleur trouva sa voix très agréable. Une voix qui vous chuchote des obscénités à l'oreille dans le noir.

Les camés s'étaient figés sur un sourire méchant. Jugeant que ces trois énergumènes n'étaient pas vraiment en état de nuire, le Méditerranéen concentra son attention sur le punk. Celui-ci continuait de fumer tranquillement. Au bout de quelques secondes d'un défi silencieux, il se décida enfin à descendre de son perchoir.

« Tu éteins cette clope et tu nous suis bien gentiment, sans faire d'histoires, et on te cassera pas ta p'tite tronche de minet... » reprit le Méditerranéen.

Il fit quelques pas vers le punk. Celui-ci se contentait de l'observer avec des yeux de reptile, la tête légèrement penchée sur le côté.

Fleur ne manquait pas une miette de cet affligeant spectacle.

« Vas-y! Défonce-les! » hurla l'iroquois, d'une voix éraillée. Ses yeux de dément lui sortaient des orbites.

« Oui, vas-y! Qu'est-ce que tu attends? se moqua le Méditerranéen. Tu ferais bien de te dépêcher avant qu'on te botte le cul!

— Pour me botter le cul, boule de merde, faudra d'abord que tu commences par m'attraper... » répondit l'intéressé avant de déguerpir, poussant une étagère derrière lui pour les empêcher de le suivre.

Il força son chemin dans la masse compacte des spectateurs, ignorant les protestations qui saluaient son passage. Sa chevelure d'argent disparut du champ de vision de Fleur au détour d'une allée. Les vigiles, un instant interdits, se lancèrent maladroitement à sa poursuite, escaladant les étalages, et disparurent à leur tour.

Le punk revint quelques secondes plus tard, seul.

« Venez les mecs, on s'arrache! lança-t-il à ses comparses. Maintenant! »

Il partit vers les caisses, les autres derrière lui, le collant comme des ombres.

Fleur resta sur place, hébétée. Le magasin semblait avoir été ravagé par une catastrophe naturelle.

Et les vigiles n'étaient toujours pas en vue.

*

La grosse Marie Duphil se doutait de la pagaille qui se déroulait à l'arrière du magasin, mais elle ne pouvait pas quitter son poste à la caisse. Sa supérieure l'aurait crucifiée et de toute façon, les gens attendaient pour payer et sortir de la supérette.

Quand elle vit débarquer en fin de queue les quatre perturbateurs, elle paniqua. Elle n'était pas formée pour gérer ce genre de problèmes. Ces fous dangereux poussaient les gens et remontaient inexorablement vers elle. Le type aux cheveux gris s'arrêta devant la caisse et lui fit face, un sourire carnassier aux lèvres.

Son compère à la crête verte passa le portique de sécurité avec le chariot et déclencha l'alarme.

« Vous ne pouvez pas partir comme ça ! dit-elle d'une voix chevrotante, il faut payer ! »

À peine ces mots prononcés, elle les regrettait déjà.

Le punk sortit de sa poche un rasoir de barbier et le déploya lentement devant elle. Marie avala sa salive, la sueur lui trempait le dos et les aisselles, formant de grandes auréoles foncées sur sa blouse de travail blanche. Le hurlement de l'alarme lui blessait les tympanes. Il plaqua la lame contre sa gorge, sous son double menton, là où la chair est la plus tendre. Elle n'osait plus respirer.

« Non seulement on va pas payer, l'informa-t-il, très calme, mais en plus, on va prendre le fric que t'as dans la caisse, ma grosse. »

Elle lui répondit en bégayant qu'elle allait lui donner tout ce qu'il voulait. Elle croyait sentir le rasoir taillader sa trachée et ses artères, imaginait déjà l'ouverture béante.

En apnée, elle ouvrit la caisse et en sortit les quelques billets qui la garnissaient ; il devait y en avoir pour mille cinq cents euros, les gens préféreraient régler par carte. L'équivalent de sa paye. Il roula les billets et les glissa dans ses poches sans plus de cérémonie.

Par jeu, du moins pensa-t-elle par la suite que cela n'avait été qu'un jeu pour lui, il appuya la lame contre sa chair et fit perler quelques gouttes de sang. Marie crut bien ses derniers instants arrivés mais il retira le rasoir d'un geste sec. Elle put inhaler une grande bouffée d'air, soulagée. La tête lui tournait, elle n'aurait pas dit non à un bon cachet de Doliprane.

Mais le type n'en avait pas encore fini avec elle : il la saisit par les épaules et l'attira à lui, par-dessus le comptoir, la soulevant malgré ses cent vingt kilos. Ils se regardèrent les yeux dans les yeux, comme s'il était tout d'un coup tombé amoureux d'elle et il lui souriait, un sourire aussi tranchant que son rasoir. Puis il lui plaqua un baiser sur la bouche.

Ses lèvres étaient sèches mais douces, trouées de piercings qui la chatouillaient. Marie n'osa pas lui résister – qui savait de quoi il était capable?... Elle laissa sa langue experte lui explorer le palais. Elle goûta son haleine à l'étrange parfum cuivré. Ses dents pointues raclaient sa chair tandis qu'il avalait sa salive à longs traits.

Le baiser durait trop longtemps. Elle suffoquait. Il la lâcha enfin et la laissa retomber lourdement sur son siège. Elle haletait, se sentait froide à l'intérieur.

Elle n'en revenait pas. Les clients non plus, à en juger par leurs visages stupéfaits. Ce beau jeune homme venait de l'embrasser après l'avoir menacée d'une arme, elle, une caissière obèse de quarante ans sans histoires ! *Quand tu raconteras ça à tes copines, elles ne voudront jamais te croire !*

Il était en train de lécher les gouttes de sang sur le rasoir, fermant les yeux, tel un gourmet appréciant un bon vin.

Il ouvrit les paupières. Elle crut qu'elle allait être aspirée au fond de ses pupilles. Une voix éraillée rompit la magie.

« Ramène ton cul, J.F. ! On va se faire choper par les flics ! »

Il rejoignit ses comparses qui l'attendaient dehors. Marie resta hagarde, doutant de la réalité. Un coup d'œil aux chariots renversés et aux gens terrifiés lui indiqua qu'elle n'avait pas rêvé. Elle espérait que la caméra de surveillance avait bien tout enregistré. Elle s'en ferait une copie pour garder un souvenir de la plus folle soirée de sa vie.

III

Des gerbes de petits cailloux venaient rebondir contre le pare-brise. La Volvo banalisée avait quitté la rocade depuis dix bonnes minutes et cahotait maintenant sur les nids de poule d'un chemin forestier. La ville était loin derrière et le lieutenant Gustave Baron ouvrit une fenêtre pour laisser l'air sain du monde rural lui caresser le visage. Il avait abandonné le volant à sa coéquipière, Pauline Brune, qui gardait les yeux fixés droit sur la route, chantonnant à mi-voix. « Highway to Hell » résonnait désagréablement dans les baffles miteux de la voiture.

Baron ronchonna à voix basse et sa collègue dissimula un sourire ravi. Brune était une jolie blonde, avec des yeux calculateurs qu'elle cachait derrière une paire de Ray-Ban Aviator, et des mollets de sauterelle moulés dans le cuir. Une fan de hard rock et d'Harley Davidson aux faux airs de poupée Barbie. Personne n'aurait pu deviner qu'elle bossait dans la police.

La végétation devenait de plus en plus épaisse à mesure qu'ils avançaient et le bout du chemin s'évanouissait, recouvert par les ombres biscornues des grands arbres. Le soleil parvenait à peine à percer l'écran de feuillages et seuls quelques rayons formaient de petites taches de lumière sur le sol. La forêt semblait vouloir se repaître de celui qui oserait franchir son seuil.

Une jeune fille innocente avait déjà été sa victime...

« Tu es sûr que c'est la bonne route au moins ? » gueula Brune par-dessus la musique. Elle baissa le volume de la radio pour entendre la réponse.

« Sûr », maugréa Baron.

Deux ornières profondes étaient creusées dans le sol argileux par le va-et-vient des voitures, deux balafres indiquant que ce chemin était plus fréquenté qu'il n'y paraissait au premier abord. Des senteurs discrètes leur arrivaient par la fenêtre ouverte, mélange de végétation en déliquescence et de fraîcheur presque mentholée.

Brune remonta ses Ray-Ban sur son crâne et alluma les phares pour percer l'obscurité. Une biche détala devant eux, effrayée par les yeux jaunes de la Volvo. Des chênes et des pins recouverts de ténèbres défilaient derrière la vitre.

« T'es inquiet ? demanda Brune.

— Non, mentit Baron.

— Rassure-moi, tu as pensé à semer des miettes de pain derrière nous pour le retour ?

— Pas à ma connaissance... »

Baron avait de nombreuses qualités mais l'humour n'en faisait pas partie. Son être entier en manquait, que ce soit ses cheveux d'un auburn presque roux séparés en leur milieu par une raie impeccable, sa mâchoire carrée ou encore ses sourcils toujours froncés qui donnaient à son front des plis songeurs.

Les deux lieutenants n'étaient pas très assortis mais formaient un duo soudé.

« Relax. Lâche la pression », lui conseilla Brune, s'évertuant à contourner les racines qui secouaient la Volvo et menaient la vie dure à ses amortisseurs. « Il y a peu de chances qu'on tombe sur le comte Dracula aujourd'hui. »

Par flashes, les images des dernières scènes de crime traversèrent l'esprit de Baron.

Un corps déchiqueté comme par une bête enragée. Un pénis sectionné au rasoir. Une petite fille retrouvée à la décharge publique, son entrejambe encore imberbe réduit en une bouillie rosâtre.

Mais pas de sang... Toutes ces horreurs mais pas une goutte de sang.

Baron avait toujours pensé que le sang était la chose la plus terrible que l'on pouvait voir. Mais il savait maintenant que contempler un cadavre exsangue était pire encore...

Les roncières raclaient la peinture grise de la voiture.

« On est des bons à rien, marmonna Baron. Ce malade s'en prend à des gamines de l'âge de ma fille et on le laisse faire... »

— On le chopera. Il commettra une erreur. Comme tous les autres. »

Une vieille ferme en pierre de taille émergea du chemin, comme si elle avait poussé du sol. Au milieu de la clairière, sa carcasse trapue se découpait à contre-jour sur le ciel bleu. Brune se gara sous un arbre mort, juste à côté d'un van noir couvert de poussière, et coupa le moteur. Leur arrivée déclencha un concert de grognements, venant de derrière la bâtisse.

« Putain, c'est une véritable infection ! » râla Brune en enfouissant son nez dans le col de son tee-shirt.

Elle quitta la voiture et ses santiags s'enfoncèrent jusqu'aux chevilles dans la fange.

« Fait chier ! »

Un relent de charogne flottait dans l'air brûlant. Les moustiques les assaillaient de toute part, ravis de trouver de nouveaux corps à drainer.

Le grand pardessus en cuir de Baron traînait dans la boue et il laissa échapper plusieurs jurons. Il aimait l'allure d'inspecteur de série télé que lui conférait ce manteau et ne l'avait pas retiré malgré la canicule de ce début de matinée. Il écrasa d'une main agacée le moustique qui lui piquait la nuque.

Sa peau le démangeait déjà et il la gratta avec vigueur, imprimant des sillons rouges sur sa chair.

Saloperie de bestioles, ragea-t-il.

Il n'avait qu'une envie, partir de ce lieu et retourner à la civilisation.

Les grognements continuaient de plus belle. Les lieutenants contournèrent la ferme, traversant un jardin qui avait tout du dépotoir. Baron manqua trébucher sur un vélo rouillé à moitié enterré. La broussaille avait cédé la place aux pneus crevés, aux tracteurs encroûtés, à des plantes métalliques aux tiges de ferraille et pétales en tessons de bouteille. Les arbres qui bordaient la clairière étaient tous gris et atrophiés. Rien de vert ne vivait dans le périmètre de la mesure.

Derrière la bâtisse, ils découvrirent un enclos en piteux état, d'où s'échappait cette puanteur abominable. Ils se hissèrent sur la pointe des pieds et jetèrent un coup d'œil par-dessus la barrière. Des cochons grassouillets, agglutinés dans la boue. Roses. Dégueulasses. Les bêtes levèrent les oreilles en poussant des couinements, le groin dilaté, les pupilles vicieuses, rivées sur les deux intrus. Ils étaient pour la plupart occupés à rogner une carcasse, et leurs dents plates broyaient l'os avec acharnement.

Saloperie de bestioles, pensa Baron pour la seconde fois.

Les deux lieutenants s'éloignèrent au plus vite, partageant la même grimace de dégoût. Ils retournèrent devant la maison et gravirent les quelques marches du perron. Brune frappa à la porte en bois d'une main ferme.

Personne ne vint ouvrir.

Brune retenta de frapper, un peu plus fort cette fois. Quelque chose bougea à l'intérieur et vint cogner la porte avec un craquement sourd. Des aboiements furieux retentirent, des pattes griffues lacérèrent le bois. S'il y avait un chien, son maître n'était sans doute pas loin.

« Il y a quelqu'un ? Monsieur Macaire ? Ouvrez, Police judiciaire. Monsieur Macaire ? »

Baron avisa les fenêtres condamnées par des planches. Il n'arrivait pas à imaginer quel être dérangé pouvait vivre dans un tel taudis. Il écarta les toiles d'araignée et plaqua son visage contre la vitre, tentant d'apercevoir quelque chose entre les planches vermoulues.

L'intérieur était très sombre. Tout semblait abandonné.

Brune continuait à taper à la porte comme une forcenée.

Crissement métallique d'une clef que l'on tourne dans la serrure. La poignée qui tressaille. Les deux flics portèrent instinctivement la main à leur arme. La porte s'ouvrit et un monstre aux crocs baveux se jeta sur eux.

*

« Dracula! Couché! » siffla une voix féminine et autoritaire.

L'énorme chien-loup se tapit sur le sol en glapissant.

Les lieutenants rengainèrent leurs armes, le cœur prêt à exploser.

Alors, un petit bout de femme apparut devant eux, presque nue sous une nuisette de soie transparente. Pas vraiment le genre de personne qu'ils s'attendaient à trouver dans cette baraque insalubre. Baron n'osait battre des cils, effrayé à l'idée qu'elle ne soit qu'une heureuse hallucination qui s'évanouirait à la seconde où il fermerait les yeux.

L'apparition restait dissimulée dans l'ombre du porche, fuyant les rayons du soleil comme s'ils allaient abîmer la perfection de son teint de cire en y déposant quelques rougeurs. Sa longue chevelure de jais lui dégringolait jusqu'au bas du dos, ses yeux en amande délicieusement bridés papillonnaient d'indécence. Des rétons agressifs pointaient sous le tissu. Baron l'imaginait déjà dans un porno arty, pompant le dard d'une star du X bodybuildée.

Se recoiffant d'une main fébrile, il afficha l'expression la plus séductrice de son répertoire. Brune dut s'en apercevoir car elle lui jeta une œillade désapprobatrice.

« C'est pourquoi? »

La jolie Asiatique avait un léger accent tout à fait craquant.

Brune sortit sa plaque et la lui colla sous le nez. Les sourcils de la jeune femme se froncèrent avec grâce et elle s'effaça pour les laisser entrer. La porte claqua derrière eux, et Brune ne put s'empêcher de penser que la seule issue venait d'être fermée.

Une semi-pénombre régnait dans la maison et les yeux des lieutenants durent s'habituer à l'obscurité avant de pouvoir inspecter correctement la pièce dans laquelle ils se trouvaient. Plus loup que chien, Dracula s'était couché dans un coin et son regard jaune à la froide intelligence ne les quittait pas.

La jeune femme leur désigna deux chaises en bois autour d'une table, et ils prirent place en face d'elle. Baron transpirait à grosses gouttes, les yeux brillant d'un désir lubrique. Cette créature exotique, sortie de ses fantasmes, avait son entière attention. L'espace autour de lui semblait rétrécir, envahi par les ombres. Brune, quant à elle, ne se laissait pas démonter par le charme de leur hôtesse et la toisait sévèrement.

« Nous enquêtons sur un meurtre », lâcha-t-elle.

Les lèvres de l'Asiatique s'affaissèrent en une moue fâchée. Baron chercha quelque chose de gentil à lui dire mais il ne savait pas trop par quoi commencer. Un grondement feutré sourdait des babines du chien-loup.

« Dracula, marrant comme nom pour un chien... se risqua-t-il. C'est... C'est qu'il nous a fait peur, votre gros toutou. »

Un sourire éclaira le visage de l'Asiatique et une petite fossette apparut fugitivement sur son menton.

« Il nous protège durant la journée.

— Nous vous avons réveillée? »

La voix du lieutenant Brune était aride.

« Je travaille de nuit. »

La jeune femme ne semblait pas décidée à en dire plus. Elle craqua une allumette et embrasa la bougie qui se trouvait sur la table. La flamme flotta sur son visage, rehaussant la gravité de ses pommettes élégantes. Ses yeux avaient la couleur de l'ambre, deux bijoux incrustés dans ses orbites.

« Nous ne possédons pas l'électricité. »

Le regard inquisiteur de Brune s'attardait sur les fenêtres barricadées et l'Asiatique lui expliqua d'une voix douce que des gamins avaient cassé leurs carreaux en lançant des cailloux. Ces planches n'étaient là que provisoirement.

Brune scruta la pièce en profondeur. Des milliards de particules de poussière voletaient au travers des rayons de lumière échappés des planches. Le lieutenant remarqua qu'aucun de ces rayons n'éclairait leur table, comme si elle avait été placée volontairement dans le coin le plus sombre.

L'ameublement se réduisait au strict minimum, il n'y avait que la table et quelques étagères, vides pour la plupart. Aucun aliment visible à part une boîte de lait maternisé. Une odeur indéfinissable. Comme si l'air était gangrené par des miasmes invisibles. Si la jeune femme n'avait pas été là, en face d'elle et bien vivante, Brune aurait juré que cette maison était à l'abandon.

Baron ne se préoccupait nullement de ce décor étrange, trop occupé à dévisager leur hôtesse avec des yeux de saint-Bernard. Brune ressentit malgré elle une pointe de jalousie. *Ça fait un moment qu'il ne t'a plus regardée avec ces yeux-là.* Elle commença l'interrogatoire, cessant de compter sur une quelconque aide de son partenaire.

« Vous habitez ici depuis longtemps? »

— Non, nous sommes arrivés récemment d'Angleterre.

— Nous?

— Nous habitons à plusieurs...

— Vous êtes une sorte de communauté? ironisa Brune.

— On peut voir les choses comme cela, répondit leur hôtesse.

— Nous recherchons Jean-François Macaire. Il est là?

— Pas en ce moment, je suis seule à la maison... »

Elle croisa les jambes avec volupté, son regard de braise fuyant celui de son interlocutrice pour se river à celui de Baron. Celui-ci recula sur son siège, écarlate. Brune n'aimait décidément pas du tout le petit manège de cette succube. En fait, elle n'appréciait pas les Asiatiques en règle générale, elle les trouvait fourbes avec leurs manières policées et leurs paupières moqueuses. La femme jouait maintenant avec ses cheveux, les repoussant derrière son oreille d'une main lasse.

« Macaire boit-il ? interrogea Brune.

— Jamais d'alcool. »

Un zeste d'amertume planait dans l'ombre de ses yeux.

« Est-il violent ?

— Pas avec moi. »

Brune sortit un petit calepin et un stylo de sa poche et commença à écrire à la va-vite les informations qu'elle avait recueillies.

« J'espère que ça ne vous embête pas si je note... »

L'Asiatique la fusilla de ses yeux de rapace mais elle lui répondit d'une voix aussi douce que celle d'un ange :

« Mais je vous en prie, faites donc. »

Aussi fourbe que tous ceux de sa race, pensa Brune.

« Quand rentre-t-il ?

— Je ne sais pas. J.F. n'a pas de compte à me rendre.

— Et je suppose que vous ne pouvez pas nous indiquer où il se trouve ?

— Je l'ignore. »

Brune n'était pas dupe. Cette petite garce aux yeux bridés savait parfaitement où il se cachait mais elle ne le dirait pas.